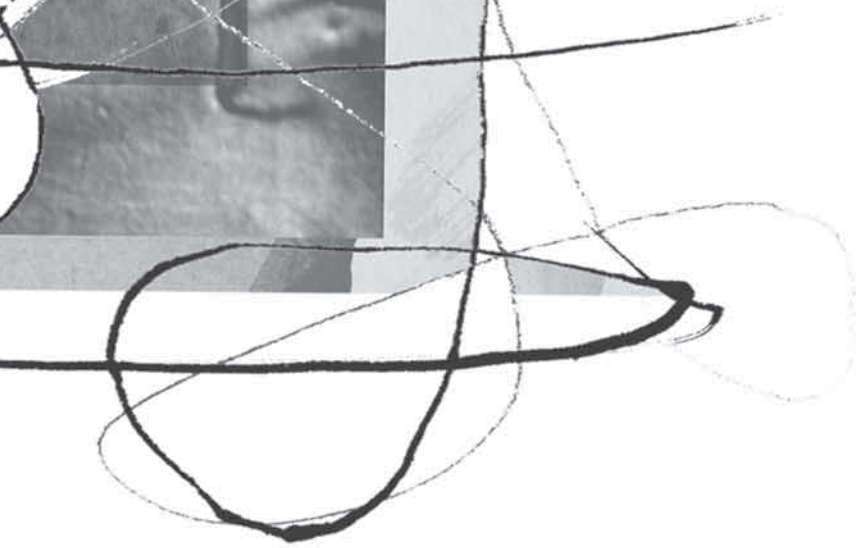


Trio Trac

Bruit de choses heurtées



Anachronisme



5 juin 1923

[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci: Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur? [...] C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu. Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom: *Tric Trac du Ciel*.

Antonin Artaud

Comité de rédaction : Christophe Lacasse, Sophie Paré, Edith Paré-Roy, Dominique Piché, David Riendeau (étudiants en création littéraire), Luc Courchesne et Anne-Marie Cousineau (professeurs de français).

Collaboration : René Audet, Nicole Poulin et Pierre Godin

Conception graphique : Kim Daley-Meunier

Illustration de couverture : Jonathan Cabot, *Pilliers*, 2004.

Tric Trac
Anachronisme

Sommaire

Notre invitée : Michèle Péloquin

Anachronisme ambiant (inédit).....	9
Politically correct (nouvelle tirée du recueil <i>Les yeux des autres</i>)	10

Anachronisme I

Sophie Benoît

Les yeux de Camille	17
---------------------------	----

David Riendeau

Retour.....	18
-------------	----

Luz Roz

Inadaptation	20
--------------------	----

Anachronisme II

Textes présentés au concours *Écrire Le Quartier latin*

Maxime Blaquière

1723, juste avant 1991	23
------------------------------	----

Micheline Goudreau

Théâtre urbain.....	24
---------------------	----

Christophe Lacasse

Empreinte vivante	25
-------------------------	----

Sophie Paré

Fossilisé	26
-----------------	----

Edith Paré-Roy

Marche arrière	27
----------------------	----

Dominique Piché

Monaco '66.....	28
-----------------	----

David Riendeau

Ti-Galop	29
----------------	----

Textes Divers

Karyn Bellamy Dagneau

L'Entité et les anges.....	33
----------------------------	----

Bernadette Boulé

Océane.....	34
-------------	----

Martin Clément

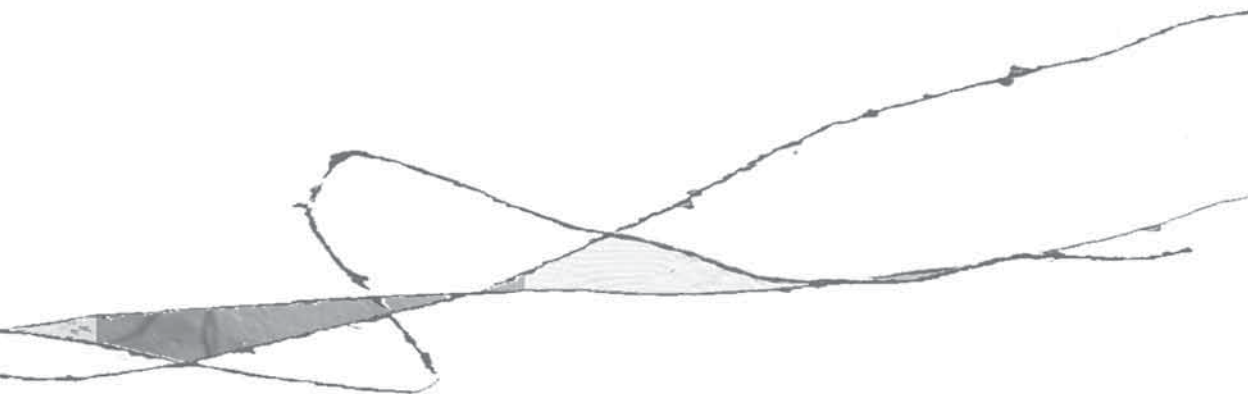
Larmes noires	36
---------------------	----

Dominic Thibault

Chroniques des amours inachevées.....	37
---------------------------------------	----

LE TEMPS DÉVORE L'ESPACE OUVRE
UNE BRÈCHE ET TOUT DU QUARTIER LATIN
S'Y INFILTRE LE TEMPS D'UN MALENTENDU
UN DÉTAIL PRÉCIEUX DOUCE SENSATION
MICHÈLE PÉLOQUIN FOUILLE LES YEUX
DES AUTRES À LA RECHERCHE DE LA
COULEUR TEMPS PREND TOUT LE TEMPS
ESPACE MACHINE À ÉCRIRE ESPACE
MACHINE À FAIRE SE RESSOUVENIR LE
TEMPS TÉLÉSCOPE ET MANGE DRÔLE DE
VOYAGE LE TEMPS AVALE COMPLÈTEMENT
POUR FINIR L'ESPACE

La rédaction





Notre invitée

Michèle Péloquin



Anachronisme ambiant

(inédit)

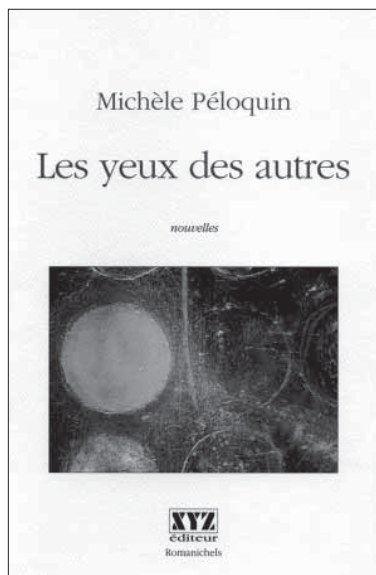
Souper de famille du Nouvel An. Dehors, il pleut à boire debout. On ne parle que de ça autour de la table. Ma grand-mère répète qu'on n'a plus les hivers qu'on avait. Chaque fois, elle relance malgré elle la discussion. Tout le monde a quelque chose à dire. Aux bancs de neige d'antan, hauts comme la maison, les plus jeunes opposent les nouvelles méthodes de déneigement; à l'indispensable manteau de fourrure, la qualité exceptionnelle des matériaux dont sont fabriqués les manteaux d'aujourd'hui; aux engelures quasi mortelles, une meilleure connaissance du phénomène et une plus grande diffusion de l'information dans la population.

Ma grand-mère suit attentivement les conversations et fait non de la tête. Il faisait plus froid dans son temps. Il y avait plus de neige. Ma grand-mère ne semble pas comprendre que nous ne l'admettions pas. Elle a l'air désolée. Pire, triste. Vraiment triste! Comme si elle avait souhaité que nous reconnaissons le mérite de sa génération d'avoir traversé ces hivers de misère froide. Comme si elle regrettait, en ce moment même, ce doux temps passé où chaque jour de grande froidure, chaque nuit de tempête, apportait son lot d'histoires invraisemblables et de rires. Ma grand-mère a cessé de manger, les yeux dans son assiette, perdue dans ses pensées. Mais lorsque son gendre en conclut, se levant pour attraper les cornichons sucrés, que tout est bien relatif, que, selon une étude sérieuse lue dans Internet, hormis quelques excentricités météorologiques, les températures n'étaient pas plus basses il y a cent ans, ma grand-mère relève lentement la tête, sidérée.

— Oui mais avant là, faisait tellement froid, y avait des glaçons gros comme ça qui pendaient des narines des chevaux dans rue! On voit plus ça astheure...

Personne n'a pu la contredire et nous avons enfin pu porter un toast à la nouvelle année.

Politically correct



Ils se rencontreront par l'entremise d'amis communs ou d'un réseau de rencontres. Peut-être même par hasard. Ce seront des gens bien, autonomes sur le plan financier et non fumeurs, lui — ou elle — pourrait avoir un, deux enfants. Ils auront un passé.

Ils se plairont physiquement. C'est la première exigence. Il sera amusé lorsqu'elle lui parlera de l'importance de bien connaître ses chakras ; de son côté, elle devinera chez lui une agréable inclination à la justice. Et tous deux raffoleront de bonne chère. Ils se diront alors qu'ils ont beaucoup d'affinités. Cela devrait suffire.

Dès leur premier tête-à-tête, ils se raconteront la douleur des histoires d'amour anciennes ou les détails des exploits amoureux — c'est selon. Ils discuteront longuement de la difficulté de bien mener sa vie, ses relations interpersonnelles, s'épancheront peut-être même avec beaucoup d'émotion à propos de leur enfance, de leurs parents. Ils seront d'accord sur à peu près tout. Comment pourrait-il en être autrement quand on est à ce point authentique ? Quand le regard de l'autre est à ce point semblable au nôtre ? Ils échangeront ainsi jusque tard dans la nuit, chacun préoccupé par ce qu'il brûle de confier. Et par la bonne impression à donner.

Ils ne feront pas l'amour le premier soir — c'est vraiment trop tôt —, mais le deuxième, ayant précisé au préalable qu'ils pourraient simplement dormir ensemble, pour le plaisir de sentir quelqu'un tout près. Ils ne feront pas de chichi au sujet des condoms. Ils s'étreindront sans passion, sans s'être embrassés une éternité, à peine un baiser furtif sur l'épaule. Ils reprendront les gestes maintes fois refaits, ceux qui plaisent assurément, chacun soucieux de bien exécuter ce qu'il faut, ni plus ni moins. Lui notera probablement chez elle une certaine retenue; elle, une aisance suspecte. Elle lui laissera toutefois quelques égratignures au dos, histoire de le flatter. Et tous les deux s'arrangeront pour que chacun trouve son plaisir. Le lendemain, ils ne manqueront pas de se rassurer sur la performance de la veille, s'entendront peut-être même sur la suite des événements : ils prendront leur temps. Plusieurs jours passeront avant qu'ils se revoient. Surtout ne rien précipiter.

Au bout de quelques semaines, il dira à ses copains qu'il « voit » quelqu'un; elle racontera à ses amies qu'elle a « rencontré » quelqu'un. Après deux ou trois conversations intimes, ils en viendront à parler de futilités. Et très rapidement, ils passeront leur samedi soir chez l'un ou chez l'autre, « à la maison », à se préparer de petites bouffes — vraiment, le prix des menus au restaurant, de l'arnaque! — et à écouter des films vidéo. Comme s'il n'y avait plus rien à dire ou à découvrir.

Voilà! C'est conclu : ils se *voient*. Mais pas trop souvent. Il ne lui demandera pas ce qu'elle a fait durant la semaine de peur qu'elle ne le croie jaloux ou *insécure*. Elle en déduira qu'il manque d'intérêt pour son travail, ses occupations, sa vie. De son côté, elle ne lui téléphonera pas un soir de semaine pour réclamer un baiser ou une nuit ensemble. S'il fallait qu'elle se révèle envahissante ou, pire, *dépendante affective*! Lui se dira alors que, somme toute, ça n'est pas l'histoire excitante, passionnée dont il rêvait.

Il ne lui fera pas de cadeaux, ne lui offrira pas de fleurs, ne laissera pas d'effets personnels chez elle, par trop conscient de la signification de ces gestes. De la même manière, elle se retiendra de lui acheter cette magnifique chemise, trouvée en solde, pour les soirs où à l'improviste il dormirait chez elle. Elle feindra l'indifférence lorsqu'il lui annoncera qu'il part pour la fin de semaine avec des amis : elle avait eu bien raison de penser qu'il ne tient pas à elle. Lui, malgré quelques envies, ne lui dira jamais qu'il a hâte de la voir, ce qui pourrait la persuader d'un éventuel attachement. Il la présentera cependant à son meilleur ami et créera ainsi toute la confusion du monde.

Au milieu de la nuit, peut-être se laisseront-ils aller à s'avouer qu'ils sont bien. Sans plus. Il faudrait que l'autre s'avance d'abord. Plus tard, elle lui rappellera ces quelques mots, il ne s'en souviendra pas, ou bien cela aura été vrai *sur le moment*. Elle sera très impressionnée par le caractère éphémère de ce qui est vrai.

Peu à peu, il se désolera qu'elle n'ait pas d'intérêt pour le golf — quelle catastrophe ! — et en viendra à remettre la relation en question. Elle, elle remarquera qu'elle doit souvent répéter plusieurs fois certaines choses, pourtant importantes, avant qu'il parvienne à les retenir. Une distance totalement dépourvue d'agressivité, près de l'indolence, s'installera alors. De plus en plus fréquemment, il lui parlera de ses « copines », toutes aussi formidables les unes que les autres, dont il semblerait qu'elle fasse maintenant partie. Elle enragera intérieurement : elle a des copains à la tonne, mais désire un amoureux, un complice. *Un chum!* Elle demeurera toutefois fort empathique et l'écouterà, poussera peut-être même l'affabilité jusqu'à poser des questions sur les copines. Mais un samedi soir, sur un ton faussement désinvolte, elle déclinera son invitation sous prétexte d'aller souper avec un « copain ». Par la suite, chaque fois qu'il l'invitera, il fera suivre sa proposition d'un « ça dépend de toi évidemment » bien appliqué, histoire de lui prouver à quel point il la respecte, ou qu'il n'est pas dupe. Elle comprendra surtout qu'il la tient pour responsable de l'évolution de leur relation.

Puis, fatalement, il lui dira un bon soir — sûrement après avoir fait l'amour — qu'il ne souhaite pas s'engager. Prise au dépourvu, elle pensera à l'armée. Songera qu'il ne s'agit pas tant de s'engager que de reconnaître en soi un élan vers l'autre. Lui estimera qu'il se devait bien de le lui dire pour éviter tout malentendu, elle est si gentille. Elle aura envie de le mettre à la porte, mais bon, il a été *correct*, honnête.

Alors ils parleront vraiment, peut-être pour la première fois, de la couleur du désir de chacun. Mais aussi de la souffrance qu'ils ne veulent plus revivre, des effets du passé qu'ils cherchent à oublier. Ils éviteront ce qui pourrait ressembler à des reproches, se contenteront d'affirmer bien haut ce qu'ils désirent. Leurs points de vue divergeront inévitablement. Ils remarqueront, étonnés, le fossé qui les sépare et resteront sur leur quant-à-soi, sans faire de compromis, sans rien demander à l'autre, sans s'arracher à quoi que ce soit. Dans le plus grand respect de la liberté de l'autre, de soi.

Fort probablement, il souhaitera la revoir « sur une base amicale », ce qui en d'autres termes signifie qu'il ferait bien de nouveau l'amour avec elle, pour autant qu'elle ne soit pas amoureuse de lui. Elle, elle relèvera la contradiction et affirmera avec conviction ne plus vouloir avancer que vers son idéal. Alors, ils se laisseront. Ou plutôt... ils ne se *verront* plus.

L'histoire aura duré deux, trois mois. Il ne se sera rien passé : pas d'accueil, pas de don. À peine un sursis dans l'attente. Un rappel de la grande frayeur d'aimer.

Plus tard, ils se croiseront au Festival de jazz, dans un bar de l'avenue du Mont-Royal ou chez un disquaire durant la période des fêtes, se salueront, prendront chacun des nouvelles de l'autre, pour la forme, pour être *correct*. Ou encore pour laisser une porte ouverte, au cas... Et ils se quitteront en se disant en eux-mêmes qu'ils n'ont rien à se reprocher.



Anachronisme I



Les yeux de Camille

Sophie Benoît

Ce matin-là, j'ai croisé Manon dans la rue. On a parlé un peu. Son père était revenu de voyage et elle m'a invité à dîner chez elle. Dans la maison, il y avait une vieille dame que je ne connaissais pas. Manon m'a présenté : « *C'est ma grand-mère paternelle, elle s'appelle Camille.* »

Manon est vite allée aider sa mère à la cuisine, me laissant seul avec la grand-mère qui me dévisageait. Elle avait les mêmes yeux que sa petite-fille. À son invite, je me suis assis près d'elle et nous avons parlé de moi, de mes études, d'elle, de ses voyages, de la température magnifique qu'il faisait ce jour-là, des échecs, de tout et de rien.

Après le repas, j'ai dû vite partir. Camille, qui avait apprécié ma compagnie autant que moi la sienne, me fit promettre d'aller quelques fois la visiter à sa maison de campagne. J'y suis allé plusieurs fois, parfois avec Manon, mais le plus souvent, seul.

Un jour, je me suis acheté une voiture. Aussitôt, j'ai emmené Camille en balade. Je le lui avais promis. Nous avons erré sans but, durant plus d'une heure. Puis, nous nous sommes arrêtés dans un café. Sous la table, ma jambe a frôlé la sienne. Elle m'a regardé, l'air hésitant, mais sans toutefois retirer sa jambe. Contact innocent ; je n'ai pas insisté. Cependant, aucun de nous n'a bougé, prolongeant ce lien magique entre nos corps. Et j'ai payé l'addition. Je l'ai reconduite chez elle. J'ai arrêté la voiture devant sa porte. J'ai pris doucement sa main, plongé mon regard dans le sien. J'ai admiré ses yeux d'un azur si brillant, ses joues rosées, douces, ses lèvres mûres. Lentement, je l'ai embrassée. Pas une seule fois, je n'ai pensé que j'avais vingt ans et qu'elle en avait soixante-quatre.

Le temps s'écoule ainsi, tranquillement, inexorablement, magnifiquement. Camille et moi passons des journées entières de pur bonheur, des moments de tendresse infinie, des instants de délirante joie de vivre. Rien à regretter. Rien à pleurer.

Retour

David Riendeau

On me disait que cette partie de la rue Principale, dont l'asphalte est devenu friable avec le temps, était beaucoup plus achalandée à l'époque. Le camion du maraîcher en route vers la grande ville, le laitier, l'aigiseur de couteaux et tous les tracteurs l'empruntaient du temps où oncle Ubald et tante Isabelle y habitaient encore. Aujourd'hui, quelques voitures seulement y passent pour faire un long détour à l'intérieur des terres. Je pédale sur ce chemin qui se dégrade lentement par morceaux vers les fossés.

...

Peu de choses ont changé. La ferme n'avait trouvé aucun acheteur et ma tante Isabelle a dû se retirer dans une pension de vieillesse au village laissant derrière elle tout un univers que je redécouvre.

...

Je fais le tour de la propriété. La galerie en bois craque sous mes pieds. La peinture blanche écaillée émet le même bruit que faisait le gros ventre de la fournaise, située dans la cave.

...

Des herbes folles, des déchets portés par le vent recouvrent le parterre, autrefois fleuri.

Ma tante avait pris une photo : ma soeur et moi, deux têtes blondes, tout blancs avec nos habits d'été, les mains dans les pivoines. Ma soeur regarde l'objectif, déjà si précocement frondeuse, et moi, avec ma casquette rouge, l'air un peu perdu, fixe la coupe d'une grosse fleur.

...

Je passe devant le clapier avec ses portes à grilles, sa paille pourrie. Le clapier vidé de ses centaines de lapins, petites bêtes inquiétantes et muettes quant à leur fin proche. Tous les mêmes yeux rouges, la même fourrure blanche, ils naissaient, mangeaient, chiaient, fourraient et mourraient.

...

La vue du chenil me laisse perplexe. Une crainte m'assaille toujours après tout ce temps. Tout près du garage, mon Oncle Ubald élevait des chiens, de gros chiens : bergers allemands, pitbulls, danois. Je suis encore le petit enfant, tout blond, tout blanc dans son habit d'été, en face d'une bête à l'allure mauvaise. Ma mère hurle et le chien se sauve.

...

L'intérieur est vide. Le son de mes pas échoie sur les murs lézardés. Seule la présence de Vedette, le chien obèse nourrit aux restes de table hante la demeure. Il ne reste plus rien ici. Je sors. Je retourne à la maison. Devant moi, la ville gagne du terrain sur la campagne.



Inadaptation

Luz Roz

Un vieux souïlard se berce au son du gramophone, siffote un air d'accordéon.

La messe du dimanche lui offre sa bénédiction à coups de chapelet, comme un baume sur son âme pécheresse.

Philomène gambade dans la rue en maniant son bolo.

Armand, tout en se berçant, lui lance : « À quoi bon concrétiser l'abstraction qui restera à jamais sous une ombre incertaine ? »

Perplexe, la petite lui répond : « J'habite un monde adapté où les saisons sont instantanées. Je ne vois pas où je marche, car tout me semble inadéquat au travers un univers inapproprié. »

Amusé, le vieux gaillard lui renvoie : « N'oublie pas la Lutte ! Lâche pas l'orangeade, ça donne du courage ! Maintenant, rentre vite, car le Bonhomme Sept Heures lui n'est jamais en retard. »

Sans répliquer, Philomène saute sur son big wheel et roule jusqu'à chez elle dans un vent affolé, craignant toujours son manque d'assiduité et arrive enfin les fesses mouillées.



Anachronisme II

Textes présentés au concours
Écrire le Quartier latin



1723, juste avant 1991

Maxime Blaquière

À ce moment de la journée, il n'était pas question qu'un ours traverse Saint-Denis. Les feux de circulation éteints par la pluie, les marchands et les charrettes s'amoncelaient aux côtés des camions, coin Ontario, pour créer un hermétique bouchon. Rien ne passait. Néanmoins, cela n'a pas empêché l'animal de s'imposer brutalement. Les gens restaient là, bouche bée, incapables de bouger le petit doigt pour acheter un café.

En route pour le commerce, Grand Blanc le Chasseur des prairies se lança sur la bête du haut du trente-sixième étage et l'égorgea d'un bon coup de coutelas. Son sourire ne cachait pas qu'il venait tout juste d'acquérir les moyens de se procurer au moins vingt peaux de castors de plus.

Après avoir arraché la fourrure du dos du mastodonte, il laissa la carcasse au centre de l'intersection et continua de marcher vers le métro Berri-UQAM où se rencontraient les grands chercheurs de richesses d'Une île une ville. Fidèle à lui-même, il ne put s'empêcher d'arrêter au Saint-Sulpice habillé de sa maigre cordelette et de sa serviette de table afin d'assister à une buverie exceptionnelle, arrosée par la bière des meilleures brasseries de la ville.

C'était 1723, juste avant 1991.

Théâtre urbain

Micheline Goudreau

L'instant d'une soirée devant le Saint-Denis, le rythme immuable des passants captive mon regard. Pendant qu'on sort d'une soirée de rires au théâtre, guindé à souhait, cheveux tirés à quatre épingles, fragrance au cou... sur la rue, quêtent des itinérants, verre de café vide à la main. « Un peu de change s'il vous plaît? » Leurs visages noircis, ridés, portent une misère intemporelle. Ce sont les mêmes depuis des lustres. Entre deux affiches, ils attendent qu'un passant soit plus généreux que les autres. Je les regarde, étourdie par la cadence des marcheurs aveugles. Juste au-dessus, une enseigne à l'allure vieillotte indique : « Première d'Elvis Story ce soir ». Je la fixe un moment, le regard las, presque double... et soudainement, me voilà transportée dans les années 50. Des femmes pressées défilent devant moi dans des jupes amples aux genoux. Des hommes suivent, coincés dans des complets-cravates trop propres, les cheveux luisants de brillantine. Mon nez accroche au passage un parfum raffiné. Mes yeux s'éveillent, se rajustent. Devant moi, une carte de mode étriquée de fuchsia et de rose aiguise ses talons aiguilles sur l'asphalte... Années cinquante à la sauce deux mille !

Empreinte vivante

Christophe Lacasse

*« Les cloches sonnent rue Saint-Denis la morose
Et leur fêlure ouvre en moi une ancienne en neuve douceur »*

Jacques Brault

éternelle artère du Quartier latin
vieille rivière d'asphalte
ton corps est un vestige
une empreinte vivante du passé
façonnée par la modernité
qui accompagne nos errances
chaque jour et chaque nuit

sur ta peau ont rôdé les pas
d'êtres maintenant disparus
des romanciers et des poètes
qui ont comme toi
une présence dans nos vies
des mots rigides comme le roc
encrés dans notre mémoire

toi qui respires depuis si longtemps
sur ta peau Émile Nelligan
a flâné en murmurant
son antique Vaisseau d'or
sur ta peau s'est fracassée
la tête malade de Gauvreau
hantée par les électrochocs
sur ta peau Hubert Aquin
a tenté de fuir son angoisse
ne sachant plus quoi écrire

encore et encore vivante
tu regardes toujours ces âmes
qui foulent tes trottoirs
et espèrent devenir
aussi tenaces que toi
par des mots imprimés
sur les pages de notre histoire

Fossilisé

Sophie Paré

Déambulation dans le halo d'un lampadaire à chandelles

Cire foulée de talons hauts *sprinteurs*

Décoction nauséabonde des trois brasseurs

« 25 cents pour un sourire ? » « Non, merci. »

Marquis de Saint-Ciboire soldant le houblon

Apothicaires malfamés à Berri-UQAM

Yeux alarmants de courtisanes en crinolines

Encan d'anachronismes à cinq cents

Croque-Mitaine faisant la manche

Billet de métro fugueur

« Besoin de quelque chose ? » « Non, merci. »

Marche arrière

Edith Paré-Roy

Une cigarette à la main, tu marches sur Saint-Denis, tu ne sais pas pourquoi tu te rends encore au Cégep ce matin, le 6 juin, *maudite grève*, peut-être pour ne pas penser, mais tes pensées se pressent dans ta tête à l'image des étudiants qui veulent traverser avant la rouge, mais c'est déjà rouge, trop tard, tes pensées auraient dû venir avant que tu lui cries la veille « non, arrête, c'est fini, », mais tu ne peux plus faire marche arrière, parce que derrière c'est les autos qui roulent et qui écrasent, c'est le passé qui saigne, mais que personne ne soigne, tu dois avancer vers l'Avenir comme si les trottoirs étaient des tapis rouges menant à Lui, mais tu vois trop le gris, les déchets, les cadavres de cigarettes, tu aimerais être ailleurs, être hier, mais tu te dis *c'est impossible je suis à Montréal le 6 juin on ne retourne jamais en arrière ici c'est toujours plus in plus neuf plus actuel plus urbain plus technologique plus demain qu'aujourd'hui* puis tu ne te dis plus rien en voyant la calèche qui avance sur Ontario, mais tu ris, tu ris tellement que tu ne peux plus marcher.

Monaco '66

Dominique Piché

C'est l'été à Montréal. Je rencontre quelques amis au carré Saint-Louis, histoire de fumer un joint. Sur la route, pas trop loin, je remarque une vieille voiture noire, semblable à celle qui appartenait jadis à mon père. Un peu trop carrée, un peu trop lourde, un peu trop authentique pour la mode actuelle du véhicule. Elle était verte et elle avait du chien. Je devais avoir onze ou douze ans, soit vers la fin des années quatre-vingt-dix. Ses sièges de cuir noir lui donnaient de la gueule. C'était une Monaco '66. Ses contours droits rappelaient les années 50 et 60; elle ne passait pas inaperçue. Mon père syntonisait toujours le même poste de radio, *Oldies 13 10*, que de la musique des années '60. Totalement rétro! Mon père et moi roulions à bord d'une autre époque, celle des drive-in et du rock'n roll. C'était génial! Tout à coup, on me tire de ma rêverie : le groupe se déplace vers la terrasse du Sainte-Élisabeth. Une lumière verte inonde l'endroit. Même couleur que la Monaco...

Ti-Galop

David Riendeau

Premier jour de printemps,
rue Sanguinet,
personne à accoler,
une foule d'inconnus envahit le trottoir.
Devant les HLM, les râles ethniques
— impressions brumeuses de vie en prolongation —
raclent inlassablement leur lopin de misère.

Rue Ontario,
les squeegees paradent dans leurs carrosses d'épicerie
loadés par l'Armée du Salut.
Destination : *Far West*

En fin de journée, de l'autre côté des ponts,
l'exhibition blanche des fleurs écloses veut me faire oublier
la traversée des pionniers du centre-ville.
Ma retraite est trop confortable,
Je me réveille avant de m'étouffer.
Je galope sur ma bicyclette;
moi aussi, je veux devenir cow-boy.



Textes divers



L'Entité et les anges

Karyn Bellamy-Dagneau

Un soleil, d'un rouge incendiaire, se couchait sur la plaine déserte fouettée par les vents de la fin d'automne. Un ange, qui assistait à l'agonie de l'astre, sentit alors une étrange Entité, quelque part autour de lui. Tandis que son attention se portait exclusivement sur l'horizon, la nouvelle présence grandissait, prenait de l'ampleur avec les ombres dont elle se faisait un manteau. La lumière dépérit puis mourut. L'ange se retrouva encerclé, cerné par les ténèbres. Il prit peur ; la situation était nouvelle pour lui qui ne s'était jamais éloigné de la chaleur lumière. Et l'Entité susurra à l'ange combien obsédante était sa beauté. Il fut rassuré. Abusant de la confiance obtenue, l'Entité maléfique fit naître une fragile luciole qui guiderait l'ange au cœur d'une forêt lugubre, son domaine. L'ange se laissa aveugler et ensorceler par la luciole. Le piège de lumière s'empara du cœur de l'ange et le givra. L'incarnation corruptrice, maintenant maîtresse de l'ange, se nourrit du sang givré dans les veines. Il tortura ensuite le corps séraphique jusqu'à sa dégénérescence. Puis, il l'abandonna avec les autres cadavres, une collection d'êtres dénaturés, que l'Entité entassait depuis la première nuit de toutes les nuits alors qu'un premier ange curieux s'aventura sur terre.

Océane

Bernadette Boulé

Océane, perle des mers,
Chant des goélands,
Galets de la plage,
Berceuses.

Longues marches, sable chaud,
Rythme des marées,
Union maternelle,
Sensation trouble...
Délice du cœur.

Ardente en mon cœur,
Phare pour mes yeux aveugles.
De ta présence,
Ma beauté épanouie,
Solitude dissipée.

Larme salée,
Éclat gracile,
Océan de larmes,
Trois lunes, folle espérance.
Partie...

Ma peine baptisée
Abîme stérile
Cri d'absence,
Destin éphémère.
Au bord de la falaise,
Paysage désolé.

Déchirée,
Douce sirène,
Corps vaincu,
Refus de l'oubli.
Cœur fané
Arbre sans fruits.

Meurtrissure,
Onde familière,
Abandon,
Larve sans coquille,
Onirique existence,
Incarnation brisée.

Océane, souvenirs,
Phare, songes,
Fée, brumes.

Larmes noires

Martin Clément

Galarneau brûle les yeux en plongeant sur la sécheresse croustillante des glaces. Galarneau brûle les yeux par sa candeur et hume les humeurs de l'hiver pétrifié. De l'autre côté de la vitre givrée, les volutes émanant de la tasse convolent et virevoltent sous mon nez rougi. De la tasse ancrée à mes doigts encore gelés, dans une buée chaleureuse, torride, s'écoulant langoureusement sur ma langue alanguie par la mélancolie désertique, l'amertume s'épanche sur mes papilles. Lassitude enivrante de ces parfums de caresse, ces arômes de tendresse, ces méandres heureux et tristes qui dansent contre mes joues, contre mon égo, mon implacabilité déjà ramollie... Douceur de ces souhaits fumants qui longent mon œsophage et se perdent dans mon corps, de ce frisson qui parcourt mon dos, de ce froid qui me quitte, me délaisse enfin, de ces voix qui me disent des mots doux, des cajoleries intimes, des sourires mielleux. Légèreté de ces larmes noires qui posent en l'instant la pause des instants présents et qui adoucissent l'angoisse accablante de la prochaine lampée de cet amour amer. Tasse de légèreté entre mes doigts enlacés, buée de sommeil apaisant soufflant sur mes paupières et mes joues roses, de bras de nos mères et de sourires de voisines d'autrefois. Oui... une autre gorgée...

Chroniques des amours inachevées

Dominic Thibault

I

Écrire mon génie sur ton corps ? Tu m'en demandes beaucoup je trouve. Tu penses qu'avec quelques mots, ma folie couvrira ta peau d'un bel ornement ? Allons, ce n'est pas sérieux ? Laisse-moi plutôt écrire ce que je pense de toi.

[...]

Sur son dos, j'ai tracé le mot « salope ».

II

Tu voulais garder notre aventure secrète. Tu voulais que l'on puisse s'aimer dans l'obscurité. Tu voulais que l'on s'étende sur le lit. Tu voulais... J'ai fermé les rideaux.

III

J'ai allumé 57 chandelles juste pour toi dans le salon, mais tu m'avais dit que tu ne serais pas là.

IV

Tu t'es mise à pleurer. Toutes ces larmes salées barbouillaient ton visage. J'ai détourné la tête.

- Pourquoi tu te tournes ?
- Parce que tu pleures !
- Ce n'est pas grave, tu peux regarder.

V

La douche coule depuis cinq minutes déjà. Je réfléchis alors que l'eau glisse sur ma peau. J'hésite, j'angoisse, je ne sais plus dans quelle direction aller. Choisir la douce ivresse du moment ou l'opium du passé ? Nu, je me suis assis et j'ai commencé à pleurer sous l'eau qui lave.

VI

Période de chagrin. Je suis venu t'apporter une photo de nous deux en train de nous embrasser. C'est pour que tu la déchires lorsque tu seras malheureuse à pleurer l'océan.

VII

Si j'existe, c'est seulement pour te faire de la peine.

VIII

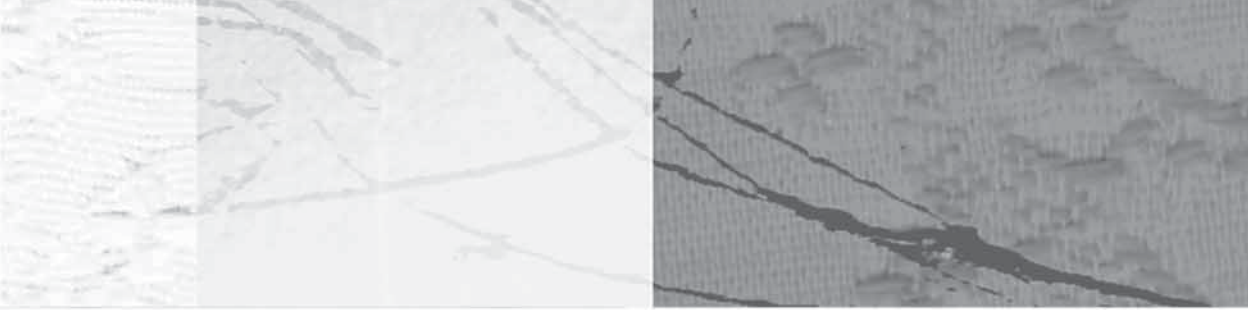
J'ai collé ta photo à côté de la mienne. C'est la seule manière qu'il me reste de sentir ta chair contre ma chair depuis que tu es partie avec ma collection de Boule et Bill.

IX

Il faudrait que j'esquisse quelques sourires sur papier avant de te revoir. Choisir celui qui m'ira le mieux.

[...]

J'hésite entre le faux et celui teinté de cruauté.



La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiants de création et de professeurs de français, et s'adresse à tous les élèves du cégep du Vieux Montréal. Nos lecteurs peuvent nous soumettre des textes qui s'inscrivent dans le cadre des thèmes ou d'ateliers proposés par la revue ou des textes libres. Ceux-ci peuvent être en prose (maximum de trois pages, 36 lignes par page, soit environ 750 mots) ou en vers (maximum de cinq pages).

Parution du prochain numéro : octobre 2005

Les textes devront être remis au Canif, local A10.22, avant 16 h, le jeudi 29 septembre 2005. Vous pouvez vous présenter au Canif avec une copie de votre texte (papier et électronique) ou le faire parvenir par courriel à npoulin@cvm.qc.ca. Dans tous les cas, vous devez nous laisser votre **nom**, votre **numéro de téléphone**, votre **adresse électronique** et votre **matricule**.

Le CANIF est ouvert de 8 h 30 à 12 h et de 13 h 30 à 16 h 30, du lundi au vendredi.

Tric Trac, n°7 (volume 2, numéro 4), juin 2005

Cégep du Vieux Montréal

255, rue Ontario Est

Montréal (Québec) H2X 1X6

© Tous droits réservés aux auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements: (514) 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : juin 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Éditique: Communications CVM

Impression: Reprographie du CVM



